

OLGA GRANASZTÓI

Une traductrice inconnue de la prose moderne hongroise – Les relations artistiques et littéraires françaises d’Olga Goncharova Lempitzky et Dezső Rózsaffy

An Unknown Translator of Modern Hungarian Prose: Olga Goncharova Lempitzky and Dezső Rózsaffy's Artistic and Literary French Relations. Dezső Rózsaffy, my great-grandfather, born in 1877, was a painter, art critic, curator of the Museum of Fine Arts in Budapest. For his efforts devoted to Franco-Hungarian cultural exchanges he received in 1929 the decoration of Chevalier of the Legion of Honor. As much in his painting, as in his spiritual orientation he was of French culture. Through his publications and exhibitions devoted to French art he made the Hungarian public aware of contemporary trends in French art. On the other side, exploiting his close relationship with important representatives of the French art scene such as Léonce Bénédite director of the Musée Luxembourg and the Musée Rodin, or the art historian Louis Réau, he used all his efforts to present in front of the French public the Hungarian painting of the 19th century. He published a series of articles in the *Gazette des Beaux-Arts*, and contributed to an important presentation of the history of Hungarian art in the imposing edition of Michel André entitled *History of Art from the early Christian times until today*, between 1905 and 1929. It was during his years of study in Paris in the early 1900s when he met his future wife Olga Goncharova Lempitzky from a family of the Russian nobility and made famous by Pushkin's wife Natalia Goncharova the aunt of Olga's mother. The Goncharova Lempitzky family immigrated to Switzerland, and lived in Paris in the early 1900s, surrounded by Russian, French intellectuals and artists that broadened Rózsaffy's intellectual horizon and determined his relations with an intellectual Parisian very eclectic milieu. One of the central figures of this milieu was Ludmilla Savitzky Olga's best friend also from a Russian family of ancient nobility settled in Paris in 1902. The correspondence of the couple Rózsaffy and the Ludmilla Savitzky collection at the Memory Institute of Contemporary Editon (IMEC) testify to these complex intellectual relations between Budapest and Paris.

Dezső Rózsaffy et sa femme Olga Goncharova Lempitzky furent mes arrière-grands- parents paternels, dont la participation active aux relations culturelles franco-hongroises dans les années 1910–1930 nous laisse découvrir, à partir de leur legs familial, certains des liens particuliers qui tissaient le réseau social francophone et francophile à l’entre- deux-guerres hongrois. L’attachement à la culture française du couple Rózsaffy avait des racines toutes spécifiques, d’une part par la diversité des milieux français aussi bien intellectuels qu’artistiques côtoyé par le couple pendant son

séjour en France (et aussi plus tard, à partir de la Hongrie), d'autre part par la richesse de ses activités consacrées aux échanges culturels franco-hongrois. Tous deux étaient des propagateurs de la littérature contemporaine et de l'art hongrois en France, ainsi que de leurs équivalents français en Hongrie, et aussi des représentants des nouvelles tendances modernistes alors en vogue en France, touchant surtout au « mouvement de réforme de la vie ».

Dezső Rózsaffy, né en 1877, décida très jeune de devenir peintre : il rejoignit l'école de peinture de Nagybánya, mais se mit parallèlement à apprendre l'histoire de l'art et de la littérature à l'université de Budapest, où il obtint en 1902 son diplôme en histoire de l'art. Il partit ensuite en voyage d'études pour presque dix ans, passant par Vienne, Munich, Berlin, pour enfin arriver et s'installer à Paris. Bien qu'il ait fréquenté, à Paris, l'Académie Julian – école de peinture privée, très populaire au début du siècle parmi les étrangers venant à Paris – Rózsaffy ne voulait pas se consacrer uniquement à la peinture, mais continua sa formation en histoire de l'art. Il entra en contact avec plusieurs personnalités importantes de la scène artistique française moderne, ainsi l'un des fondateurs du Salon d'Automne, le peintre Georges Desvallières, Léonce Bénédite (directeur de Musée Luxembourg et premier conservateur du Musée Rodin), ou encore l'historien de l'art Louis Réau (Gellér, 2010).

C'est aussi à Paris qu'il rencontra sa future femme, Olga Goncharova Lempitzky, issue d'une famille de la noblesse russe rendue célèbre par Natalia Goncharova, femme de Pouchkine, dont la nièce Vera Goncharova était la mère d'Olga. Olga Goncharova Lempitzky, née à Paris en 1881, n'avait séjourné qu'une fois sur le sol russe, et pour très peu de temps ; elle avait passé sa jeunesse en Suisse, à Lausanne, dans la colonie des émigrés russes. Voulant devenir peintre, elle était retournée à Paris au début de 1900, où elle avait fréquenté l'école de peinture de l'Académie Colarossi (Granasztói, 2009). Dans l'entourage de la famille d'Olga se trouvaient des intellectuels et des artistes aussi bien russes que français, de milieux très différents, ce qui allait beaucoup élargir l'horizon intellectuel de Dezső Rózsaffy, et déterminer les rapports futurs du couple avec un milieu intellectuel parisien très éclectique. La figure centrale de ce milieu était Ludmila Savitzky, la meilleure amie d'Olga, issue elle aussi d'une famille russe de la noblesse ancienne. Ludmila, rencontrée par Olga à Lausanne, s'installa à Paris en 1902. Elle se lança aussitôt dans le monde artistique et littéraire parisien. Elle entra en contact plus particulièrement avec des juifs français et devint d'abord la maîtresse, puis la femme, de Jules Rais, écrivain et critique d'art, mort à Auschwitz en 1943 (Spire, 2010 : 13-20). Elle gagna sa vie en tant qu'actrice, mais écrivit aussi des poèmes, et à partir de 1908 se mêla avec Jules Rais à l'animation d'un phalanstère pour artistes, à la Chartreuse de Neuville-sous-Montreuil. À l'origine de cette initiative dans l'air du temps était, dans l'ancienne Chartreuse, la création d'une villégiature pour les ouvriers des

Chemins de Fer du Nord, ainsi que la création d'activités annexes : une colonie de vacances, ainsi qu'un « phalanstère » appelé « La Clairière »¹. Cette appellation est un hommage à une pièce de théâtre rédigée par Lucien Descaves et Maurice Donnay, dont le sujet principal est un exemple de vie communautaire non conventionnel et utopique. Ludmila devint le secrétaire général de l'association de la Chartreuse, dont l'un des présidents d'honneur fut Anatole France et l'autre Georges Clémenceau. De nombreux intellectuels travaillèrent pour faire la propagande de cette initiative, qui connut un grand succès : en été 1908, près de 40 artistes se rendirent à la Chartreuse, parmi lesquels Guillaume Apollinaire, Paul Fort, Adolphe Gumery et Georges Isambard (le professeur de lettres d'Arthur Rimbaud).

L'année suivante, l'expérience fut reconduite, et près de 200 personnes vinrent se ressourcer à la Chartreuse. Après s'être mariés, les Rózsaffy se rendirent à la Chartreuse deux années de suite pour plusieurs mois : c'est là que naquit l'un de leurs trois enfants. Le site était accueillant pour les familles, logées dans des villas (anciens ermitages des Pères, aménagés pour l'occasion comme de véritables maisons).

La vie à la Chartreuse était organisée de manière à y produire des événements culturels, occasions pour les artistes de se mêler aux ouvriers et aux artisans. Ces événements étaient de nature assez variée : conférences, revues théâtrales, lectures, concerts, récitations de poèmes, et aussi soirées « publiques », auxquelles pouvaient se joindre des habitants de Neuville et des environs.

Cette expérience devait avoir un impact important sur le couple Rózsaffy, qui décida en 1910 de retourner en Hongrie et de rejoindre la colonie d'artistes de Gödöllő, où il resta jusqu'en 1914, et où naquit leur troisième enfant. Leurs expériences de vie communautaire n'eurent pas uniquement des conséquences artistiques et intellectuelles, mais également une forte influence sur leur mode de vie. Ceci entre dans le paradigme qu'on appelle aujourd'hui le « mouvement de réforme de la vie », mouvement avant tout critique de l'urbanisation et de l'industrialisation qui influença de nombreuses communautés jusqu'au milieu du XXe siècle, et dont l'exemple hongrois le plus connu est notamment la colonie de Gödöllő (Németh – Skiera, 2018). Les mots d'ordre de ce mouvement sont le retour à la nature, la recherche d'une synthèse entre nature et culture, la recherche de l'unité cosmique perdue, d'une spiritualité ; il s'exprime d'abord par un culte de la santé naturelle (priorité au végétarisme, à la culture physique, aux activités sportives telles que le ski, la natation, le tourisme ; à l'homéopathie etc.) ; par ailleurs, une grande attention y est portée à l'éducation de l'enfant, en suivant les préceptes d'une nouvelle pédagogie. À un niveau supérieur, ce mouvement comprend en soi une exigence spirituelle et la recherche de nouvelles formes de religiosité, comme par exemple la théosophie moderne, qui connut son apogée en Hongrie dans les années 1910-1920. L'un des centres de cette réforme de vie était Gödöllő. La famille Rózsaffy

¹ <https://lachartreusedeneuille.org/creation-et-patrimoine/histoire/le-phalanstere-la-clairiere/>

s'intégra facilement à sa vie communautaire, dont plusieurs membres étaient également adeptes de la théosophie. Les Rózsaffy étaient, depuis un certain temps déjà, imprégnés d'idées théosophiques, sous l'influence de leur entourage russe de Paris, particulièrement engagé dans la diffusion des principes théosophiques de l'époque. Dezsó Rózsaffy devint bientôt, entre 1912 et 1915, le rédacteur du périodique de la société théosophique hongroise, intitulé *Theosophie* (Tarjányi, 2002).

En 1914, pour ne plus exposer sa famille aux conséquences d'une vie de bohème, il décida de trouver un poste dans l'administration : entré dans le service public au Musée des Beaux-Arts de Budapest, il en devint rapidement le conservateur-en-chef, poste qu'il occupa jusqu'à sa mort. Ce retour à une vie plus bourgeoise n'empêcha pas le couple de rester ancré dans un mode de vie non-conformiste : leurs enfants fréquentèrent le premier établissement scolaire de Budapest entièrement voué à la nouvelle pédagogie, appelé « New School » (Nouvelle École), fondé par la célèbre pédagogue Emma Lölbach. Dezsó Rózsaffy était lui-même intéressé par la pédagogie, et tint des conférences sur la pédagogie moderne dans la société théosophique. Le couple entretenait des contacts étroits avec des représentantes hongroises de la danse libre ou rythmique, comme Valeria Dienes et Aliz Madzsar, très populaires en leur temps parmi les artistes (Boreczky, 2018).

Bien que Mme Rózsaffy ne parlât pas le hongrois lorsqu'elle s'établit en Hongrie, ses langues maternelles étant le russe et le français, son talent pour les langues lui permit d'apprendre le hongrois rapidement, à un très bon niveau. Grâce aux riches contacts avec différents cercles artistiques et intellectuels de Budapest, et par son affinité pour la littérature, elle devient une lectrice assidue, fine et compétente de la littérature contemporaine hongroise. Elle connaissait de près Dezsó Szomory, Lajos Kassák et Dezsó Kosztolányi, pour ne citer que quelques noms.

Quant aux relations françaises du couple, malgré la césure causée par la Première Guerre mondiale, des contacts étroits ont été conservés : après un long silence, c'est au début des années vingt que la correspondance régulière redémarra entre Ludmila Savitzky et Olga. Dans le fonds familial, nous avons gardé une partie de la correspondance des deux amies, tandis que les lettres de Mme Rózsaffy adressées à Ludmila Savitzky furent retrouvées en France à l'IMEC (l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine), qui rassemble et préserve des fonds d'archives consacrés aux principales maisons d'édition, ainsi qu'aux revues et aux différents acteurs de la vie du livre des XX et XXI^e siècles². L'IMEC, installé dans une abbaye prémontrée du XII^e siècle, l'abbaye d'Ardenne, conserve plus de vingt-cinq lettres envoyées par Olga Goncharova Lempitzky à Ludmila Savitzky – qui, après avoir quitté sa carrière d'actrice, était devenue une personnalité incontournable du monde de l'édition française de l'entre-deux-guerres. De fil en aiguille, de contact en contact, Ludmila participa de

² <https://www.imec-archives.com>

plus en plus à la vie littéraire, ainsi qu'à tout un éventail de milieux littéraires, d'éditeurs, de petites et de plus grandes revues : elle commença par publier des poèmes, puis des romans pour enfants et des critiques pour des revues littéraires : *Le Mercure de France*, *Les Écrits nouveaux*, *Le Monde nouveau*, *La Revue européenne*, *La Revue juive de Genève*, *Les Temps modernes* et *La revue Menorah* – sur les œuvres de Richard Aldington, Ezra Pound, Charles Vildrac, Jean-Richard Bloch ou Julien Benda (Spire, 2010 :16–17). Elle devint une traductrice renommée des littératures russe et anglaise, en particulier de James Joyces, dont elle fut en français la première traductrice. C'est Ezra Pound qui lui fit connaître l'écrivain irlandais en personne et lui proposa de traduire *Dedalus, Portrait de l'Artiste Jeune par Lui-même*, que Savitzky publia en 1924 (Spire, 2010 :16–17). Elle fut également la traductrice française de Christopher Isherwood, de Henry James et de Virginia Woolf, tout comme du poète symboliste russe Constantin Balmont. Dans son entourage immédiat se trouvaient nombreux écrivains et artistes français et étrangers : André Spire, Julien Benda, André Fontainas, Daniel Halévy, Gustave Kahn, Charles Vildrac, Marcel Temporal, James Joyces, Ezra Pound, John Rodker... C'est ce milieu d'écrivains et de poètes, dont les ouvrages lui étaient régulièrement recommandés dans les lettres de Ludmila Savitzky, que Mme Rózsaffy eut l'occasion de rencontrer lors de son séjour à Paris, en 1924.

Il est possible que Ludmila elle-même ait persuadé Mme Rózsaffy de s'essayer dans la traduction d'auteurs hongrois contemporains : ceci devient en effet le sujet principal de leur correspondance à partir de 1924, lorsque Mme Rózsaffy se mit à traduire une pièce de théâtre de Sándor Bródy, intitulée *Les ombres*, puis une nouvelle de Béla Balázs – qu'elle abandonna finalement en disant que la nouvelle la dégoûtait : « Elle se passe pendant la guerre et je crois que ces gens-là ne m'intéressent pas. Elle m'avait intéressée plutôt parce que je connaissais l'auteur et l'héroïne. »³ Elle traduit aussi *L'institutrice*, de Sándor Bródy, qu'elle pensait pouvoir publier dans la revue *Fémína*. Son mari, de son côté, recommanda à Savitzky, dans une lettre, la poésie d'Endre Ady : « Il faudrait vous faire connaître Ady Endre, l'un des plus grands poètes, assurément celui qui est le plus près de l'homme d'aujourd'hui. Poète plein de tourments et de rêves, visionnaire et réaliste à la fois. Pour exprimer ses pensées, il a façonné la langue hongroise, trouvé des expressions toutes nouvelles - une verve puissante et vraiment magique, face à laquelle le langage de tous autres poètes semble bien recherché, antique et terne. »⁴

Mais la plus grande entreprise de Mme Rózsaffy fut la traduction du roman *Néron, ou le poète sanglant*, de Dezső Kosztolányi. C'était la première tentative de traduction intégrale d'une œuvre en prose de Kosztolányi : il y en avait eu d'autres auparavant, à la demande de Kosztolányi, mais ni le premier traducteur, Lajos Fóti, ni la traductrice

³ Lettre de Mme Rózsaffy adressée à Ludmila Savitzky le 2 novembre 1924. (Fonds Savitzky, IMEC)

⁴ Lettre de Dezső Rózsaffy adressée à Ludmila Savitzky le 30 juillet 1924. (Fonds Savitzky, IMEC)

Jolán Ney n'achevèrent finalement leur version (Kosztolányi, 2011 : 861–862). Le choix de ce texte par Mme Rózsaffy n'était pas le fruit du hasard : elle et son mari avaient des liens étroits avec l'écrivain, à la période où (en 1927) Mme Rózsaffy se mit à la traduction du roman ; il se peut que ce soit leur attirance commune pour la théosophie, mais aussi, certaines connaissances communes, et leur participation à des séances spiritistes, qui les avaient rapprochés (Arany, 2017 : 579). Par ailleurs, il semble que Mme Rózsaffy eût été sollicitée officiellement par une société littéraire – peut-être la société La Fontaine – pour faire la traduction du roman, et servir de relais entre la société et la maison d'édition française.

En effet, Mme Rózsaffy avait des rapports directs, par le biais de Mme Savitzky, avec Léon Bazalgette, écrivain et critique littéraire, qui fut l'un des fondateurs, en 1923, de la revue *Europe*, et rédacteur aux éditions Rieder, où il était directeur de deux collections : celle des « Prosaïstes français contemporains » et celle des « Prosaïstes étrangers modernes »⁵. C'est dans cette dernière que devait paraître *Néron*. Kosztolányi lui aussi était en contact, bien que de façon plus distante, avec Bazalgette, qui avait déjà fait paraître l'une de ses nouvelles dans la revue *Europe*, et traduit deux de ses poèmes tirés du recueil *Plaintes d'un petit enfant*, paru en 1927 dans *l'Anthologie de la poésie hongroise contemporaine*, sous la direction de Béla Pogány, chez l'éditeur Les Écrivains réunis. Selon nos sources, sur la traduction de son roman, Kosztolányi était cette fois-ci plus optimiste : celui-ci allait enfin pouvoir paraître en France, grâce à des contacts directs avec le milieu de l'édition française⁶. Mme Rózsaffy acheva la traduction en février 1928 et en envoya le manuscrit à Mme Savitzky, pour qu'elle pût le lire ; mais Bazalgette, sans même voir la traduction, refusa ou supprima l'édition du roman⁷. Mme Rózsaffy cet échec commente de la manière suivante, dans une de ses lettres adressées à Ludmila Savitzky :

« Je crois que je ne me laisserai pas décourager par le refus de Bazalgette. Ma traduction est indépendante de l'édition de ce livre, et puis le contrat ne me lie pas à Kosztolányi, mais à une société qui doit s'occuper de l'édition. Comme succès moral, en vue de traductions futures, cela aurait été heureux si j'avais pu trouver un éditeur (moi... toi plutôt). La société en question ne s'y entend pas et ne trouvera pas d'éditeur, c'est plus que probable. Heureusement, la traduction est à peu près terminée. Elle m'a intéressée, et je ne regrette pas de l'avoir faite. Pour ce qui est de l'œuvre de Kosztolányi, Bazalgette n'est pas très bien renseigné. Kosztolányi n'a écrit que deux romans, le premier est *Le Poète ensanglanté*, le deuxième *L'histoire d'une bonne*, dont

⁵ http://maitron.univ-paris1.fr/spip.php?article98629&id_mot=206

⁶ Lettre de Mme Rózsaffy adressée à Ludmila Savitzky le 1 février 1928. (Fonds Savitzky, IMEC).

⁷ Lettre de Mme Rózsaffy adressée à Ludmila Savitzky le 5 février 1928. (Fonds Savitzky, IMEC).

je t'ai parlé au printemps. *Les plaintes d'un jeune enfant* est en effet un recueil de vers, et non de la prose. »⁸

Il s'ensuit de là que la publication de *Néron* n'eut finalement pas lieu, et Mme Rózsaffy, à ce qu'on sache aujourd'hui, abandonna le projet. C'est beaucoup plus tard, en 1944, que le roman sous le titre *Néron, le poète sanglant* parut finalement en français, dans la traduction d'Elisabeth Kovács (avec l'introduction de A. Dauphin-Meunier, Paris, Sorlot, 1944) (Kosztolányi, 2011 : 861–862).

D'après la correspondance Mme Rózsaffy poursuivit en 1928 d'autres projets de traduction, cette fois en contact direct avec Fernand Cahen, le fondateur de la maison d'édition Nathan, qui lui demandait la traduction d'une nouvelle (malheureusement, en l'état actuel des recherches, nous n'en savons pas davantage)⁹. Nous reste également, en 1930, la trace d'un projet plus concret, mais finalement avorté, avec François Gachot, que je cite ici dans une lettre écrite par Mme Rózsaffy à Ludmila Savitzky: « J'ai peu ou pas de traductions, puisque le livre de Kassák que j'avais dû traduire avec Gachot est déjà traduit, il est vrai que comme Braga (rédacteur chez *Europe*) vient de l'écrire à Gachot, cette traduction n'a pas été acceptée par Rieder, car elle est mauvaise. Toujours est-il que c'est chose tombée pour le moment. J'avais eu songé de traduire un autre roman de Kassák, mais en le relisant j'y ai renoncé. C'est trop genre Dostoïevski, et je ne veux pas me mettre dans cet état d'esprit pour le moment. »¹⁰

C'est également à cette période, en 1930, que Ludmila Savitzky fut invitée par le Pen Club à Budapest, où elle tint deux conférences sur la littérature française contemporaine (les titres en étaient les suivants : « La poésie française des dix dernières années » et « Le développement du roman français depuis Marcel Proust »)¹¹.

Pendant ce temps, Dezső Rózsaffy participait, avec le peintre cubiste français André Lothe, à l'organisation d'une grande exposition rétrospective intitulée *Exposition des artistes français d'avant-garde au Salon National* qui, après un hiatus de vingt ans, présentait au public hongrois un choix d'art contemporain français. Les contacts serrés de Rózsaffy avec un certain nombre de représentants éminents des historiens d'art français, comme Louis Réau, ont joué un rôle prépondérant dans la connaissance plus approfondie et mieux diffusée de l'art hongrois en France : ils se manifestent, par exemple, dans l'étude de Louis Réau consacré à l'art en Hongrie, dans l'une des plus importantes éditions encyclopédiques de l'époque (André Michel : *L'Histoire de l'art depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours*, paru en 1930.)

Tous ces efforts d'échanges culturels franco-hongrois, au sens le plus strict du terme, valurent enfin à Dezső Rózsaffy la décoration honorifique française de la Légion

⁸ *Ibid.*

⁹ Lettre de Mme Rózsaffy adressée à Ludmila Savitzky, novembre 1928. (Fonds Savitzky, IMEC).

¹⁰ Lettre de Mme Rózsaffy adressée à Ludmila Savitzky, 30 juillet 1930 (Fonds Savitzky, IMEC).

¹¹ Lettre de Mme Rózsaffy adressée à Ludmila Savitzky, 2 décembre 1929 (Fonds Savitzky, IMEC).

d'Honneur, en 1930. La grave tuberculose qui attaquait sa colonne vertébrale l'empêcha de finir l'une de ses plus grandes entreprises, avec l'éditeur français Pierre Worms : un ouvrage intitulé *Les arts plastiques en Hongrie de 1850 à 1932*, dont le manuscrit attend encore d'être un jour publié.

Bibliographie

- ARANY Zsuzsanna (2017), *Kosztolányi Dezső élete* [La vie de Dezső Kosztolányi], Budapest, Osiris.
- BORECZKY Ágnes (2018), « Egy eltűnt világ nyomában. Mozdulatművészet – életreform, modernitás és emancipáció [À la recherche d'un monde perdu. L'art du mouvement – réforme de vie, modernité et émancipation] », in *Rejtett történetek. Az életreform-mozgalmak és a művészetek* (András Németh, Ehrenhard Skiera eds.), Budapest, Műcsarnok, p. 71-87.
- GELLÉR Katalin (2010), « Rózsaffy Dezső (1877-1937) », *Enigma*, vol. 17, No.62, p. 65.
- GRANASZTÓI Olga (2009), « Anyák és lányok. Egy nihilista nő újralfedezésének története [Mères et filles. L'histoire de la redécouverte d'une femme nihiliste] », *Holmi*, vol. 21, No. 8, p. 1021-1034.
- KOSZTOLÁNYI Dezső (2011), *Nero, a véres költő* [Néron, le poète sanglant], (Takács László éd.), Pozsony, Kalligram.
- NÉMETH András, SKIERA Ehrenhard (eds.) (2018), *Rejtett történetek. Az életreform-mozgalmak és a művészetek* [Histoires cachées. Les mouvements de réforme de vie et les arts], Budapest, Műcsarnok.
- SPIRE Marie-Brunette présentée, établie et annotée par (2010), *Ludmila Savitzky et André Spire. Une amitié tenace*, Paris, Les Belles Lettres.
- TARJÁNYI Eszter (2002), *A szellem örvényében. A magyarországi mesmerizmus, szellemidézés, teozófia története és művészeti kapcsolatai* [Au tourbillon de l'esprit. Les relations artistiques et l'histoire du mesmerisme, de l'évocation d'esprits et de la théosophie en Hongrie], Budapest, Universitas.

OLGA GRANASZTÓI

Académie des Sciences de Hongrie – Université de Debrecen
Courriel : granasztoiolga@gmail.com